

Agathe Ruga
L'homme que
je ne devais
pas aimer



Flammarion

L'homme que je ne devais pas aimer

Agathe
Ruga

« Il y a un an, je suis tombée amoureuse comme on tombe malade. Il m'a regardée, c'est tout. Dans ses yeux, dans leur promesse et ma renaissance, j'étais soudain atteinte d'un mal incurable ne laissant présager rien de beau ni de fécond. Son regard était la goupille d'une grenade, un compte à rebours vers la mort programmée de ma famille. »

Ariane, heureuse en mariage et mère comblée de trois enfants, fait la rencontre de Sandro. Cette passion se propage comme un incendie et dévore peu à peu les actes de sa vie. Ariane est en fuite. L'amour pour son mari, l'attention à son entourage, à la littérature dont elle a fait son métier, sont remplacés par des gestes irrationnels, destinés à attirer l'attention d'un quasi-inconnu. Quels démons poussent Ariane vers cette obsession adolescente ? Quels pères, quels hommes de sa vie ce jeune roi de la nuit ressuscite-t-il ?

Agathe Ruga est chroniqueuse d'un blog littéraire très suivi. Elle est à l'origine du Prix des blogueurs. Après un premier roman remarqué, Sous le soleil de mes cheveux blonds (Stock, 2019), L'homme que je ne devais pas aimer est son deuxième livre.

Flammarion

L'homme
que je ne devais pas aimer

DU MÊME AUTEUR

Sous le soleil de mes cheveux blonds, Stock, 2019.

Agathe Ruga

L'homme
que je ne devais pas aimer

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-8184-5

Il fallait bien qu'un visage
Réponde à tous les noms du monde

Paul Éluard

Ce sont toujours les mêmes personnes, les mêmes musiques. Le bois collant du comptoir, les verres qui s'entrechoquent. Je repère les habitués, les saisonniers et la pénombre au fond de la salle, où personne ne va, sauf moi, très tard, quand je ne tiens plus. Je ne le vois pas encore mais je perçois le bruit de ses bottines, il martèle le sol, mon cœur et ma vie et je ne m'y fais pas, ma gêne décuple mon excitation, je croise et décroise mes jambes pour me donner une contenance. Je m'étais juré de ne plus venir. Mes amies s'égaient lorsqu'il s'approche enfin, l'une s'écrie qu'elle a soif, une autre propose une planche mixte, je les laisse délibérer. Je n'ai pas encore réussi à émettre le moindre son. Son corps me surplombe et je ne m'accroche à rien, une absence derrière la rétine, un léger plissement ou une fine lueur de désir que j'invente peut-être. Cette scène se répète à l'infini, je ne suis qu'une femme perdue dans un bar qui n'existe plus.

L'homme que je ne devais pas aimer

Il y a un an, je suis tombée amoureuse comme on tombe malade. Il m'a regardée, c'est tout. Dans ses yeux, dans leur promesse et ma renaissance, j'étais soudain atteinte d'un mal incurable ne laissant présager rien de beau ni de fécond. Son regard était la goupille d'une grenade, un compte à rebours vers la mort programmée de ma famille.

Au début, la maladie était invisible. Mon attitude n'a pas changé du jour au lendemain, je n'ai pas perdu tout de suite mes cheveux ni ma joie de vivre. Je m'occupais des lessives, des repas et de l'agenda, je m'intéressais aux vacances et laissais encore mon mari me toucher. Un seul symptôme m'a frappée immédiatement : je n'étais plus capable de lire. Impossible de demeurer immobile, mon euphorie secrète rendait tous les textes fades et inutiles. Le reste, la perte de l'appétit et du sommeil, combinés à une excitation démesurée, m'a paru au contraire exaltant et bénéfique. J'étais sous l'effet d'un médicament puissant, entre l'amphétamine et l'opioïde, de ceux qu'on administre aux condamnés. Blottie dans cette fête intérieure qui n'intéressait que moi, je me jugeais heureuse.

Il revient avec un plateau dans chaque main. Il chante à tue-tête. Son aplomb me déstabilise. Je ne sais jamais où est la part de vrai, où est le théâtre. Il parle fort, il boit trop, il s'énervé vite. Et moi je le regarde comme une gamine devant un feu d'artifice.

L'homme que je ne devais pas aimer

Une fois mon verre en main, je l'observe à travers. Je me trouve discrète, feignant de boire pour mieux le détailler : je n'aurais qu'à noyer mon regard dans le vin s'il venait à le croiser. Il a une barbe et des tatouages sur l'avant-bras, je n'ai jamais aimé les barbus, ni les tatoués. Il attrape deux verres brûlants pour les glisser dans la rampe métallique au-dessus de sa tête puis il sort une bouteille du frigo derrière lui. Ses ongles sont rongés et son annulaire est gonflé sous une chevalière dorée et bleue, on dirait la bague du Hardi dans *Les Visiteurs* ; personne n'oserait porter un truc pareil. *Une bague qui grésille et qui siffle*, je pense au film. *La bague ne peut pas être ici et là-bas... Ici, et là-bas*. L'écho du film se superpose à ses doigts que je n'ai pas quittés des yeux. Il rebouche la bouteille, en sort une autre. Il s'affaire pour mieux surveiller son établissement, il dose l'ambiance.

Il marque une courte pause puis lève soudain les yeux vers moi. Surprise, je détourne le regard. Il reprend alors ses gestes automatiques, affichant un nouveau sourire que je m'attribue. Puis il continue sa valse, déplace les verres, les vides et les pleins, puis d'autres, abandonnés, remplis de liquides divers. Tous ces verres virevoltent et tintent, ce sont des ballons remplis d'un air qui m'est offert. Quand j'irai fumer une cigarette dehors, il viendra me l'allumer et repartira sans un mot.

Voilà comment j'ai laissé la maladie me gagner. Aujourd'hui, je n'arrive plus à embrasser mon mari

L'homme que je ne devais pas aimer

ni à jouer avec mes enfants. Cet homme me dévore sans jamais me voir, il a tous les pouvoirs. Je m'humilie chaque jour un peu plus, je le guette, lui écris, lui mendie un rendez-vous. Je suis sous son joug. Exténuée de ne plus dormir, j'attends le coup fatal et la délivrance de ce désir inassouvi. Plus rien d'autre ne compte. Je pensais aimer les livres, le soleil et l'alcool, je pensais aimer la fête, les restaurants et les soirées d'été, je pensais aimer le bruit, les musées et les nuits de sexe infini, mais je n'aime plus rien, je ne trouve l'apaisement que dans le martèlement de ses chaussures quand il marche vers moi.

Les verres sont vides et notre départ prochain annonce ma tristesse. Il prend ma carte et me fait payer un montant nul. Une fossette de malice se dessine sur sa joue, mes amies n'y ont vu que du feu. Je le remercie d'un mouvement de cils, j'ajuste ma veste et je fais comme les autres, je déglutis cette dernière liqueur qu'il nous offre en réprimant une grimace, je pose le shot vide sur le comptoir en perçant ses rétines, puis je quitte le bar en luttant pour ne pas me retourner. Je vais attendre la fermeture au coin de la rue ; il ne me rejoindra pas.

Je n'aurais jamais pensé tomber amoureuse d'un barman. Un barman, oh le cliché de midinette ! J'aurais pu tomber amoureuse d'un philosophe, d'un éditeur, d'un politicien. J'aurais pu ne pas tomber amoureuse du tout, poursuivre le reste de ma vie comme elle avait commencé. Non, il a fallu que je

L'homme que je ne devais pas aimer

glisse dans un puits immense, aux échos grisants et douloureux.

Il a suffi d'une promenade en famille, l'été dernier. Il n'a rien fait d'autre que me regarder, c'est son seul crime. Ses yeux ont glissé sur moi, de bas en haut, sur le nourrisson que j'avais dans les bras, nourrisson évoquant la ligne brune de mon ventre mou et mon bassin élargi, sur la petite fille à qui je tenais la main, sur la grande que je hélais par son prénom pour qu'elle nous attende, puis sur mon mari. Il m'a dit bonjour en plaçant sa tête en italique. J'ai souri, pleine de cette aura que me conférait ma récente maternité. Nous nous sommes installés tous les cinq en terrasse, il est venu prendre la commande, nous a félicités pour le bébé, et au moment où mon mari déplaçait la poussette un peu plus loin, il a déclaré : « Vous êtes le plus beau couple de la ville ! » ; puis il a ajouté en souriant : « Je dis ça pour ne pas dire que vous êtes la plus belle. » Je l'ai remercié comme j'ai pu, entre politesse, gêne et gravité.

Depuis ce jour, j'ai cessé d'avoir, d'être et de lire, je n'ai pas eu froid, je n'ai pas ressenti la faim, j'ai cessé de m'occuper de ma famille, je n'ai plus rien fait d'autre que penser à lui. Et si je l'ai fait, c'était malgré moi.

Au moment d'entreprendre ce récit, je ne suis plus certaine de rien. Je sais seulement que cette rencontre a ouvert un rideau sur le spectacle le

L'homme que je ne devais pas aimer

mieux gardé de mon existence, le ballet foisonnant et mystérieux des hommes de ma vie, la ronde de ceux qui m'ont bâtie. Lui ressemble à tous mes pères, les vrais et ceux de substitution. Ces hommes se tiennent la main sans se connaître, ils sont entrés dans mon univers et m'ont fait rire, ils m'ont vue grandir puis sont partis sans me dire au revoir et je ne leur en veux pas. Ni eux ni moi n'avions alors conscience du caractère définitif du départ.

Il est l'homme de mon enfance et celui de mes origines, de mes voyages, de mes vins préférés, ceux des dimanches pluvieux, avachis devant le téléviseur, qui me tenaient la main en forêt pour m'éviter de glisser, ceux qui me déposaient en voiture quelque part sans s'inquiéter de mon sort ou m'emmenaient au restaurant pour faire passer le temps. Dans son parfum, qui met des heures à s'évaporer quand il ose m'embrasser, je les réunis tous.

Enceinte de moi, maman avait déjà un amant.

Je ne me souviens plus de l'élément déclencheur de cette confidence. J'étais adolescente, on discutait des garçons et des hommes en préparant le repas ensemble. Le secret est sorti comme ça, entre le moment où elle râpait des carottes et celui où elle a mélangé l'huile de noisette au vinaigre de vin. Un secret ne tient à rien. Les mots sortent toujours malgré eux, impossible de les retenir. Je ne me souviens pas avoir réagi outre mesure, j'ai feint l'étonnement et l'admiration pour ne pas la froisser, sans doute ai-je tourné le dos pour arborer une moue condescendante. Elle me dévoilait son intimité quand la mienne n'avait pas encore commencé. Se doutait-elle que ce secret vénéneux, plus que tous les autres, se logerait au creux de mon ventre et qu'il fleurirait comme une glycine autour de mon cœur, de mes seins et de toute mon existence de séductrice ?

L'homme que je ne devais pas aimer

— Il m'a dit que j'étais la plus belle femme enceinte qu'il ait jamais rencontrée. Ton père ne me touchait plus, la grossesse le dégoûtait.

Un autre regard que celui de mon père rendait ma mère radieuse. Son bonheur perfusait mon sac amniotique. J'ai connu le goût de l'amour interdit avant celui du lait.

Il s'appelait Daniel. Avec mon frère nous l'appelions Dany. Il était *cool*, Dany. Toujours de bonne humeur, il portait des santiags – *so eighties* –, il avait des cheveux longs, blonds et bouclés, des yeux clairs. Un mélange de Renaud et de Boucle d'Or, une ancienne version de Julien Doré. Il chantait, ne s'énervait jamais. Petite, j'ai adoré cet homme. Il fait partie de mes premiers souvenirs. Il se serait coupé une main pour me faire rire, il me passait tous mes caprices et prenait un temps fou à placer du beurre dans mes radis sculptés en forme de roses. Il les tamponnait délicatement dans le sel avant de me les offrir, mes deux petites mains battaient de plaisir. Aujourd'hui, je ne mange pas un radis sans en faire une corolle. Il paraît qu'il m'a appris le nom des arbres et que je les récitais par cœur à trois ans. Il mimait le cheval aussi, et rien ne me plaisait autant que de grimper sur son dos dans l'immense escalier de la maison de maître de mes parents. Il était tout le temps chez nous. C'était un ami, c'est comme ça qu'on nous l'a vendu à mon frère et à moi. Je l'aimais aussi parce que maman était

L'homme que je ne devais pas aimer

heureuse avec lui, parce qu'il était disponible, parce qu'elle riait davantage en sa présence. Il était coiffeur et G.O au Club Med. Une fois, maman a réussi le coup de maître de partir en vacances avec lui et papa. Ce dernier m'a souvent dit à propos de ce voyage : « Chaque jour, je regardais voler dans le ciel les avions du retour », façon détournée d'exprimer sa souffrance et d'éviter le scandale. Maman n'était ni fourbe ni cruelle, elle voulait les deux, elle en avait besoin pour maintenir sa joie de vivre, offrir de l'énergie à son mari et à nous ses enfants, pour qu'on l'entende chanter le matin en appliquant son rouge à lèvres, pour qu'elle nous inonde de bienveillance le soir au coucher, de sa main douce et parfumée. Il incombe à des milliards de femmes d'équilibrer leur joie pour l'offrir à leurs proches. Coupez le rire d'une femme dans une maison et c'est toute la maison qui pleure.

Elle a fini par divorcer sans vraiment l'avoir voulu, juste parce qu'elle ne cachait pas bien sa liaison avec Dany, parce qu'elle ne parvenait pas à mentir. Papa le lui a longtemps reproché, il aurait préféré ne rien savoir, il appréciait les petits arrangements. L'annonce a sonné la fin de leur liaison, Dany n'a jamais vécu avec nous. Maman l'a désaimé le jour où elle l'a possédé en toute liberté.

Rapidement, maman a quitté Dany ; alors j'ai adoré Fabrice. Puis Christian. Dominique. Laurent, Philippe. Tous ces hommes avec lesquels maman et

L'homme que je ne devais pas aimer

moi avons vécu, je les ai accueillis avec joie. Tous ces hommes que maman a aimés, je les ai aimés. Tous ces hommes que maman a quittés, je ne les ai jamais revus.

Ce n'était pas la première fois que j'allais dans ce bar, j'habitais ici depuis cinq ans et nous nous sommes découverts ce jour-là. Il me dira lui-même qu'il n'avait aucun souvenir de moi avant. Étais-je vulnérable ou offerte ? Étais-je libre ? La chimie opère de façon étrange entre les êtres. Elle s'intègre aux agendas des rêveries mutuelles. En cette chaude soirée de la fin août, nous vibrions de la même façon. Nous nous sommes reconnus l'un en l'autre au bon ou au mauvais moment.

Je ne connaissais ni son nom ni son âge, et pour occuper mes nuits blanches je serrais au creux de mes paupières le souvenir flou d'un regard malicieux, chargé d'admiration.

J'avais ainsi offert mon âme au diable. Je me dédiais désormais à la contemplation spirituelle d'un inconnu. Je suis retournée au bar. Dès qu'une occasion se présentait, je me retrouvais à sa terrasse. Il n'arrêtait pas de me regarder. Avant toute chose, avant tout transfert ou toute histoire d'obsession, il

L'homme que je ne devais pas aimer

était la preuve que ma féminité n'était pas morte. Que je n'étais pas morte. Que je n'étais pas mère.

Dans ses yeux, je n'avais pas sorti trois enfants de mon sexe, je n'avais pas de cernes, je n'avais pas de préoccupation dévorante. Ce qu'il voyait, c'était la jeune femme souriante éblouissant sa terrasse, son lieu de travail – lui-même. Ses amis lui chuchotaient des trucs à l'oreille, et il souriait, fier, comme s'il devinait que je lui appartenais déjà. Peut-être même leur disait-il : « Cette femme-là, un jour elle sera à moi. »

Était-il beau, était-il drôle ? Je ne me posais aucune question. Un boulon avait sauté, j'avais perdu tout sens logique, il était devenu du jour au lendemain la raison de mon quotidien. Comme le déni fait partie de la maladie, je ne pensais ni aux conséquences, ni aux dangers.

Je le trouvais agile, doué, charmant. Je ne voulais rien savoir de lui, je voulais qu'il me regarde encore, qu'il me sauve, qu'il me fasse oublier ma vie ou qu'il m'offre la perspective d'une nouvelle. Son regard a été la porte d'entrée de ma fuite. La vie que j'avais construite était trop lourde, trop encombrante. Je ne voulais plus de jardin, plus de factures, plus de devoirs à vérifier ni de repas à préparer. Je voulais redevenir étudiante, oublier de dormir et de me nourrir.

Je me suis refait une frange.

Sous prétexte de renouer avec mes amies mises de côté lors de ma récente maternité, je suis allée

L'homme que je ne devais pas aimer

boire du vin tout le mois de septembre. Il me le servait avec beaucoup de courtoisie, sans jamais me poser de question supplémentaire.

— Voici mademoiselle, un Rully premier cru de chez M., on est plutôt sur une note calcaire, en arrière-bouche on sent légèrement le fruit, c'est un vin délicat, très féminin.

Je n'avais rien écouté et il paraissait satisfait. Il s'envolait vers d'autres tables servir le même discours. Je repartais sur ma faim ; il avait déjà tout compris.

Un soir où nous étions installés à sa terrasse avec mon mari – parce qu'il aimait ce bar autant que moi, c'était le plus charmant de la ville et il tenait absolument à ce que nous y prenions l'apéritif –, j'étais occupée à donner le biberon à mon bébé quand mon mari m'a annoncé solennellement, comme s'il m'offrait un cadeau :

— Il s'appelle Sandro, le barman.

J'ai sursauté.

— Ah oui ? Sandro ? Comment le sais-tu ?

— Son collègue l'a appelé tout à l'heure.

— Ah, d'accord.

— C'est un très bon serveur, a décrété mon mari.

Il percute vite.

— Oui, très professionnel, me suis-je étranglée.

Sandro, Sandro, Sandro.

Qu'allais-je bien pouvoir faire de ce prénom extraordinaire ? J'ai pensé à sa mère, je ne la connaissais